

Léo Ferré à Bobino :

Pas de Rutebeuf sur la langue !

« Ferré à Bobino en 1966... Ferré à Bobino en 1967. Vous le reconnaîtrez » *dixit* le programme. C'est tout de même heureux ! On sait bien, certes, qu'un an, dans la chanson, c'est un gouffre. O combien d'adamos, d'antoinettes, de vartans, n'auront pas duré plus longtemps, parce qu'il faut toujours donner de l'idole fraîche aux discophages des juke-boxes...

Eh ! oui, qu'on le « remette », le Léo ! On le remettra même longtemps, sur le tourne-disque. Chez soi.

S'imaginait-on que cette vieille « graine d'ananas » allait fleurir en rosette au revers de son veston prune ? Le revoici tel quel. C'est-à-dire le plus irritant des Trois Grands de la Chanson (Brassens-Ferré-Brel) ; irritant par cette espèce de cabotinisme qu'il affiche (en grand format) dans ses couplets — et qui est démenti par ses couplets. Ferré n'a pas besoin de veston de velours de chez le grand faiseur pour avoir de l'étoffe. Passons.

Le ton de sa cuvée 67 est donné par cette belle chanson — ancienne d'ailleurs : « La Mélancolie ». Qui coule dans les évocations de sa vieille amie la Seine et dans ce Quartier Latin qu'il ne re-

connait plus ; qui frissonne dans « sa vieille branche », et qui fait de l'insomnie dans son « lit »...

Entrecoupée, bien sûr, de gueulements salubres : « Ils ont voté », et bang dans les pantoufles du Français moyen ; Thank you, Satan, et bang sur le cœur des bien-pensants ; « A une chanteuse morte » (hommage à Edith Piaf) et bang, dans le plexus de M. Stark. Il y a du « bang-bang ». Ce n'est pas ce que je préfère. Ce que j'aime, pour ma part, c'est de retrouver Villon, son aîné, son frère dans ses couplets. Et cette fois encore, je peux bien le dire, on boit du petit lai.

Gabriel Macé.

Vu